

REVUE DE
LINGUISTIQUE
FRANÇAISE
DIACHRONIQUE

1
AVRIL 2011

DIACHRONIQUES

PÉRIODISATION(S)

Banniard – 979-10-231-2133-9



PÉRIODISATION(S)

OLIVIER SOUTET

Introduction

ROBERT DE DARDEL

Les préalables méthodologiques de la linguistique historique du français

MICHEL BANNIARD

Du latin tardif au protofrançais : vers un nouveau paradigme

BERNARD COMBETTES

Le système syntaxique du français préclassique : homogénéité ou instabilité ?

CLAIRE BADIOU-MONFERRAN

Du « français préclassique » au « français classique » : continuité ou rupture ?

JOËLLE GARDES-TAMINE

« À quelle heure, s'il vous plaît ? »

SANDRINE REBOUL-TOURÉ

La dynamique lexicale en français contemporain : faits de discours ? faits de langue ?



PÉRIODISATION(S)

Périodisation(s)



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général
de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2011
© Sorbonne Université Presses, 2022

Diachroniques n° 1

ISBN papier : 978-2-84050-735-2

PDF complet – 979-10-231-2130-8

TIRÉS À PART EN PDF :

Avant-propos – 979-10-231-2131-5

De Dardel – 979-10-231-2132-2

Banniard – 979-10-231-2133-9

Combettes – 979-10-231-2134-6

Badiou-Monferran – 979-10-231-2135-3

Gardes Tamine – 979-10-231-2136-0

Reboul-Touré – 979-10-231-2137-7

Maquette et réalisation :

Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)

Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

Tél. (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

sup.sorbonne-universite.fr

Du latin tardif (III^e-VII^e siècle) au protofrançais (VIII^e siècle) : vers un nouveau paradigme

Michel Banniard
Directeur d'Études ÉPHÉ
Sciences historiques et philologiques
Paris-Sorbonne

D'autres noms pour d'autres concepts

Reconsidérer sous la forme d'un nouveau paradigme l'évolution de la langue du latin tardif jusqu'au protofrançais induit d'accepter la mise en place d'une série de paramètres innovants sur la question ancienne et souvent rebattue de l'origine de la langue française, comme, bien entendu, des langues romanes en général (N. Andrieux-Reix, 2005). La partie gauche de l'intitulé suggère déjà quelques-uns des éléments de ce changement : il ne s'agit plus d'aller du « latin vulgaire » au « français pré littéraire », mais du latin parlé tardif (initié au III^e siècle) au protofrançais (initié au VIII^e siècle). Cette réorientation n'est pas que formelle (P. Bourgain, 2005), le changement de terminologie y est essentiel, ni que de surface, des enjeux scientifiques y sont réellement impliqués (M. Banniard, 1993). Ce dernier point sera rendu manifeste, on peut l'espérer, d'abord par le refus radical de thèses et de thèses qui émaillent bien des pages : la langue française n'est issue ni d'un créole du latin, ni d'une variété vulgaire du latin littéraire ; et ensuite, par une affirmation posant que le latin a été une langue comme toutes les langues vivantes. Massivement

parlé sur un vaste espace, il a fini par donner naissance à une communauté dont la langue maternelle, bien latine, diffractée, fluctuante, innovante, s'est métamorphosée au cours des siècles en dialectes successifs dont le dernier stade constituait non pas une nouvelle espèce (la latinophonie a perduré), mais un nouveau type (la romanophonie est apparue).

C'est sous les auspices de ce paradigme que se place cette mise au point de l'état actuel d'une recherche dont les principes ont émergé et ont pris la forme d'une discipline innovante, la sociolinguistique diachronique, au milieu du siècle passé. À l'occasion d'un exposé un peu technique, il est donc apparu souhaitable d'apporter une contribution à l'histoire des origines de la langue française sous un triple point de vue : de la révision des fondements épistémologiques ; du rééchelonnement chronologique ; de la remodelisation du changement. Le but est d'inciter lecteurs et chercheurs à découvrir que la genèse des langues romanes en général et du protofrançais en particulier est à la fois accessible (même si elle suppose des démarches complexes), formulable en termes historiques concrets (avec des exigences d'objectivité parfois ardues) et surtout nettement plus rassurante quant au destin des langues et des cultures (quoique ces enseignements ne puissent pas se transformer en prédictions).

Un paradigme hérité à reconstruire

La révision des éléments épistémologiques supposerait d'abord une reprise détaillée des modèles courants à l'œuvre dans la philologie romane traditionnelle (et, dans la réalité, tout autant que dans la philologie latine qui lui est contemporaine) ; ce qui évidemment ne saurait se faire de manière détaillée ici. Mais ce n'est pas lui faire injure que de rappeler que son apparition date de la mi-xix^e siècle et que si ses découvertes ont alors révolutionné nos connaissances, elles n'en portent pas moins les marques idéologiques de son temps (P. Glaudes, 2006). Voici les points principaux sur lesquels la sociolinguistique diachronique (un peu plus jeune, quand même) s'est démarquée de sa glorieuse aînée :

1) Les savants étaient alors imprégnés de l'idée (un peu paradoxale pour une Europe encore chrétienne) que la véritable civilisation romaine s'est corrompue irrémédiablement à partir du III^e siècle.

2) Ils étaient également tous influencés plus ou moins profondément par l'idée romantique (et biblique) de l'existence d'un âge d'or perdu à jamais (là aussi de façon paradoxale dans une Europe en route à marches forcées vers le progrès technologique).

3) Ces deux précédentes forces ont entraîné chez eux de manière presque automatique la conviction que le désordre est une affaire de masse entraînant, dans une entropie collective, les élites, si celles-ci ne mettent pas la marque de leur loi.

Cette matrice mentale rend compte de la manière dont a été construite la première histoire des langues romanes. Elle a été nettement invalidée au cours du siècle dernier au prix de longues révisions du savoir :

1) L'étude sérieuse de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Âge a modifié profondément la vision apocalyptique léguée et tenacement répétée jusqu'au premier XX^e siècle. En d'autres termes, la civilisation a continué (P. Brown, 1978, 1981 ; J.-M. Carrié, A. Rousselle, 1999 ; D. Hägermann, 2004 ; P. Toubert, 2004).

2) L'idée d'une évolution due uniquement à des perturbations et à la décadence déplorable et inéluctable, en particulier d'une langue supposée parfaite, n'a résisté ni aux travaux massifs de la dialectologie urbaine ni aux progrès de la linguistique. Les premiers ont montré comment la variation, loin de décomposer une langue, la dynamisait (W. Labov, 1976, 1978) ; les seconds ont enfin permis de cesser de confondre grammaire prescriptive et description scientifique.

3) Enfin, la distinction entre loi de l'élite et règles de la collectivité s'est effacée au profit d'une approche pluridimensionnelle des rapports entre les différents registres de la parole (F. Gadet, 2003 ; R. Müller, 2001, P. Trudgill, 1991).

C'est de ce dernier point sans doute que, pour aller vite, il convient de repartir pour non pas inventer les principes qui vont être énumérés, mais appliquer à l'histoire du latin les modèles qui sont désormais validés pour toute langue vivante moderne :

1) La parole humaine est complexe en soi, quel que soit le degré de civilisation écrite. Le latin parlé par les illettrés n'avait aucune raison de nature d'être élémentaire.

2) La parole humaine tend à s'auto-organiser en systèmes de communication efficace : il faut des raisons spécifiques de détresse pour qu'apparaissent des *pidgins*, devenant ensuite des créoles. Absolument rien n'empêchait tous les habitants de l'Empire de devenir des locuteurs latinophones au même titre que leurs conquérants.

3) À grande échelle, toute parole fluctue selon des principes désormais bien répertoriés et que l'on a classés commodément et justement sous la rubrique des variations *δια*. Cette typologie affirme obstinément que les variations/fluctuations brisent rarement le *continuum* langagier. Il aurait donc fallu une exception totale pour que le latin fût clivé en deux langues, le littéraire d'un côté, le vulgaire de l'autre.

4) Le changement langagier de ce fait est toujours le résultat d'éléments plurifactoriels dont les causes principales se situent la plupart du temps à l'intérieur même de la langue d'origine. Appliqué au latin, cela revient à admettre que c'est l'ensemble du latin qui a été soumis au processus du changement.

Précisément, quels sont les critères devant être retenus pour identifier ce changement, le décrire, le suivre et l'historiciser ? D'emblée, il faut une nouvelle fois reprendre les paramètres traditionnellement invoqués, les corriger et les compléter (R. Wright, 1991). Il n'y a pas d'autres manières de procéder qu'à partir des méthodes de la linguistique contrastive moderne, autrement dit : 1) Phonétique et phonologie ; 2) Morphologie ; 3) Syntaxe ; 4) Idiomatismes ; 5) Phrasé ; 6) Intonation, prosodie... Or, si l'on parcourt avec soin les grammaires diachroniques traditionnelles, il appert que le critère absolument privilégié est le premier critère. Et on lit à longueur de grammaires historiques

que dès que la prononciation diffère de l'écriture, l'histoire du latin proprement dit s'achève. Quelle langue moderne n'est pourtant pas sujette à des écarts – certes d'ampleur très variable – [graphie/phonie] ? Le latin, écrit et parlé, classique n'y fait aucunement exception. Que l'écart graphie/phonie s'accroisse quand la langue passe au stade du LPT₁ ne fait pas de doute. Et cet écart ira croissant au fil du temps et des régions. Mais il n'est pas d'un ordre proprement linguistique d'affirmer qu'écrire (avec l'aide de l'école, évidemment) *cantauerunt* et prononcer au V^e siècle en Gaule du Nord [Kant̪aront] (ou *angustia* [angoist'sa], *genitum* [djento]), etc.), sépare l'oralité naturelle du latin. À ce compte, ni le français écrit littéraire ni l'anglais écrit littéraire d'aujourd'hui ne sont plus des langues vivantes, ce que peu de chercheurs seront tout de même enclins à admettre. Mais la rigueur scientifique qui requiert de ne pas tracer de modèles à géométrie variable continue souvent à être refusée à notre domaine.

Cette contradiction a son origine dans la confusion involontaire qui est constamment faite entre le savoir culturel qu'est effectivement l'orthographe et le savoir anthropologique qu'est la parole. La réalité linguistique est que ces prononciations, reconstituées de façon souvent rigoureuse – mais pas toujours, notamment en ce qui concerne les datations absolues –, sont non pas du « latin vulgaire », mais la réalisation orale naturelle des symboles écrits.

Cette confusion entre le point de vue strictement linguistique et le point de vue éthique, patente presque partout, a conduit à l'élaboration arbitraire d'un modèle de l'évolution du latin sous l'effet de trois forces négatives : 1) l'érosion phonétique ; 2) l'appauvrissement morphologique ; 3) le désordre chaotique. À des titres divers, ce système causal a été ennobli au XX^e siècle sous le principe dit de « l'action de la main invisible ». Mais cette modélisation est en fait le produit fantasmatique des préjugés du XIX^e siècle. La libération de ses effets pervers était pourtant possible, ne serait-ce qu'à partir de la réalité offerte par la documentation orale, soit accumulée dans de grands

ouvrages comme les *Nouveaux Atlas linguistiques de la France par régions*, soit disponible en allant tout simplement parler directement. L'occitan a cessé dès le XIII^e siècle d'être normé par une élite qui puisse s'y mirer et est alors entré dans le processus d'émiettement dialectal dont les Atlas indiquent clairement le résultat proliférant. Cependant, cela n'a pas empêché les locuteurs illettrés, paysans évidemment, coupés de ce fait de toute référence centripète tant en synchronie qu'en diachronie, de faire vivre une parole riche, organisée et complexe, qui permettait d'entendre encore en Limousin au siècle dernier un état vivant de la langue naturelle des troubadours, après une traversée de huit siècles. Mais, évidemment, inclure la parole des illettrés d'oc dans une communauté langagière dont faisaient aussi partie les troubadours a paru aussi impossible que d'admettre que le latin de Virgile et le latin parlé quotidien appartenaient à une seule langue. Disons-le plus clairement : la langue des troubadours est l'acrolecte de l'occitan parlé comme le latin littéraire est l'acrolecte du latin parlé.

On proposera donc que dans les autres domaines de la typologie contrastive diachronique, il serait non seulement prudent, mais même obligatoire, de faire crédit à la communauté des locuteurs habitant la Gaule d'une capacité à apprendre à parler le latin de manière efficace et complète. La morphologie et la syntaxe du latin parlé ont été acquises dans d'excellentes conditions sur lesquelles il faudrait un peu insister en soulignant la prégnance de plusieurs facteurs favorables :

1) Dans la mesure où nous connaissons cette langue, le gaulois avait des structures assez proches du latin, avec tous les jeux complexes que cela implique.

2) Il y avait des siècles, au moment de la conquête finale par César, que des échanges commerciaux profonds existaient (on a trouvé des stocks d'amphores – à vin, évidemment – en Auvergne, datés du III^e siècle avant la *Guerre des Gaules*).

3) Le prestige de la nouvelle civilisation a suscité une adhésion rapide des peuples gaulois, qui n'étaient pas moins doués que les peuples de l'Italie, eux-mêmes devenus latinophones après

des guerres souvent dures. La sociolinguistique montre que quatre générations suffisent au basculement langagier complet.

4) La *pax romana* (pas totale, tout de même, surtout en +68 – +69) a été si durable et la romanisation si profonde que l’usage de l’écrit latin est attesté partout, même sur les plus humbles tessères (M. Feugères, 2004).

5) Contrairement à ce que s’obstinent à répéter bien des manuels et ouvrages dits de référence, le III^e siècle n’a pas été un siècle de barbarie et de dislocation de la romanité (les fameuses « séparations » de la Dacie, de la Sardaigne, etc. ont été ainsi allègrement posées). Et inversement, il y a lieu de ne plus effacer des tablettes un événement capital : une seconde vague massive de romanisation et de latinisation a commencé avec la christianisation. L’Église catholique romaine a bien mérité son nom (B. Dumézil, 2005). Elle a élaboré, construit, exporté, maintenu la machine centripète, prestigieuse et coercitive qui a précisément puissamment renforcé la latinophonie.

Latinophonie et communication

Mais cela suppose un renversement cardinal des anciennes allégations, qui gagnerait à se justifier par des enquêtes de terrain. Or, c’est précisément ce qu’a permis d’accomplir la sociolinguistique diachronique (M. Banniard, 1992a ; J. Herman, 1996 ; H. Lüdtke, 2005 ; M. Richter, 1976 ; M. Van Uytvanghe, 1976 ; R. Wright, 1982) en posant clairement la problématique de la communication latinophone en période longue (III^e-IX^e siècle). Puisqu’il s’agit ici de la genèse de la langue d’oïl, toutes les enquêtes sérieusement menées sur la manière dont la langue parlée par les élites était comprise par la masse (procès qui a reçu la dénomination, en général adoptée, de « communication verticale », CV) ont conduit à l’établissement d’une chronologie précise et précieuse qui peut se suivre siècle par siècle :

- 1) V^e siècle : fonctionnement direct optimal.
- 2) VI^e siècle : fonctionnement régulier sans perturbations majeures.

3) VII^e siècle : fonctionnement par compromis accrus avec débuts de brouillage.

4) VIII^e siècle : fonctionnement flottant avec brouillage grandissant (M. van Acker, 2007).

5) IX^e siècle : le brouillage l'emporte sur la communication.

Un tel tableau requiert beaucoup de précisions et de nuances qu'il est impossible de détailler ici. Mais voici quelques éléments de garantie en faveur de son exactitude :

1) Les interactions entre l'élite religieuse et la communauté des locuteurs (baptisés de fraîche date, croyants fervents, contestataires...) ont été très fortes et profondes lors précisément de la seconde latinisation. Toutes les approches historiques le prouvent ; et elles confirment que ce procès est resté actif sous les royaumes germaniques. Par interaction, il s'agit évidemment de mouvements réciproques (F. Graus, 1965 ; M. van Uytvanghe, 2007). Même si la domination du christianisme est incontestable, les fidèles ont souvent eu une manière originale de construire une religion toute personnelle, fortement mêlée des traditions païennes, superstitions locales, inhumations..., autant d'occasions d'une confrontation de la parole commune à la parole de l'élite (Y. Duval, 1988).

2) L'enseignement chrétien (prédication, catéchisme, liturgie, chant, lectures des Vies de Saints locaux) requerrait une compréhension réelle des messages transmis. Ceux-ci étaient complexes : il y avait un contenu théologique et moral dont la compréhension était contrôlée (R. Godding, 2001). Les mouvements déclarés hérétiques étaient sévèrement surveillés, voire réprimés). Le XIX^e siècle et son clivage total entre clergé latiniste et fidèles analphabètes en latin est un modèle faux pour notre époque.

3) Le latin employé par cette élite nous est parvenu, assorti de nombreuses considérations de cette même élite sur leur propre situation langagière. Il ne s'agissait évidemment plus au V^e siècle en Gaule du Nord de parler le latin classique aux masses (contrairement à ce qui a été caricaturalement affirmé de temps

en temps). Le latin écrit apte à la communication verticale a été désigné par les professionnels de la communication du temps (évêques, abbés, rédacteurs...) sous une terminologie riche : *sermo humilis* (« style terre-à-terre »), *sermo rusticus* (« style d'illettré »), *sermo impolitus* (« style mal liché »). Ces mots, comme on pouvait s'y attendre de la part d'une élite, décrivent toujours la recherche d'un compromis langagier par défaut. Mais ce n'est pas une raison pour se montrer, nous linguistes, plus clercs que les clercs en rejetant la langue parlée réelle qui résonnait aux oreilles de cette élite comme une non-langue et comme du non-latin.

4) Il est par conséquent exclu que les locuteurs illettrés aient pu parler une langue trop différente structurellement de celle dans laquelle le message leur était adressé. On a fait un usage excessif de la distinction bien commode, et fondée à un certain niveau (R. van Deyck, 2004), mais illusoire, justement dans notre champ d'études, sur une durée pluriséculaire, à un niveau d'échanges complexe, au sein d'institutions précises et de communautés actives, entre les compétences passives et les compétences actives des locuteurs pour rendre compte de la situation *in vivo* de ces siècles, en général sous le terme peu falsifiable de « diglossie » (P. Koch et W. Österreicher, 2001).

Par conséquent, l'étalonnage chronologique de l'évolution de la communication verticale a ouvert la voie à une chronologie du changement langagier. En se référant uniquement au domaine d'oïl médiéval (donc au nord d'une ligne Poitiers-Limoges-Clermont-Lyon), on posera les stades suivants :

1) Préludes à la romanisation et à la latinisation (du III^e siècle avant J.-C. à – 50).

2) Romanisation et latinisation. Époque du latin parlé classique (LPC) (jusqu'au II^e siècle après J.-C. inclus). Toute la population est devenue latinophone, tout en restant souvent bilingue bien entendu (mais alors l'ancienne langue a été reléguée au rang de « patois »), au sein d'une latinophonie qui fluctue selon les paramètres de la variation $\delta\iota\alpha$ (R. van Deyk,

2005). Et même le niveau le plus familier et le plus relâché du latin parlé reste dans le diasystème latin.

3) Seconde romanisation et seconde latinisation. Époque du latin parlé tardif de phase 1, « impérial » (LPT₁), du III^e au V^e siècle inclus. Les variations *δiα* alors en voie d'accentuation (J.N. Adams, 2005) sont combattues par les effets de la christianisation (urbaine et rurale) appuyée rapidement et énergiquement par l'Empire (M. Banniard, 1992b). Le nord-est de la Gaule, par « effet frontière », accroît sa réactivité conservatrice (M. Pitz, 2004). Les paramètres de la variation *δiα* restent à l'intérieur d'un diasystème latin, mais l'ampleur des fluctuations augmente.

4) Dernière latinophonie. En Gaule du Nord, désormais franque, le latin parlé tardif de phase 2 (LPT₂, VI^e-VII^e siècles) se développe, comme partout ailleurs dans les royaumes germaniques installés sur l'ancien Empire, par un accroissement des fluctuations *δiα* (M. Banniard, 1995). Cela signifie que le *continuum* entre les niveaux de langue se distend fortement. Par ailleurs, le *continuum* entre les régions fait de même (surtout du point de vue 1). Ainsi, de 650 à 750, le latin parlé mérovingien devient le protofrançais (M. Banniard, 2003). Il franchit en ce siècle un bourrelet significatif d'isoglosses diachroniques, non seulement selon le critère 1 (insuffisant à lui seul), mais aussi au moins selon les critères 2 et 3.

5) Première romanophonie d'oïl (VIII^e siècle). La métamorphose finale du latin parlé mérovingien en protofrançais, tout aussi parlé, bien sûr, et en fait déjà souvent écrit sous un vêtement désormais latiniforme, s'accomplit, avec le double effet d'un changement de type (diasystème roman et non plus latin) et d'une régionalisation (la langue d'oïl et la langue d'oc émergent comme entités séparées).

Cette histoire de la genèse de la langue d'oïl, comme on le voit, est étalonnée sur ce que la recherche nous a appris de l'histoire de la CV. En fait, il s'est toujours avéré impossible d'élaborer sérieusement une chronologie de cette mutation langagière à partir des seuls critères internes de la linguistique

diachronique. Cela tient, bien entendu, au fait que l'élite, maîtresse de la culture écrite a constamment usé comme langue écrite du latin, et que dans l'ensemble, elle s'est efforcée de maintenir une certaine continuité grammaticale et stylistique avec la tradition classique. La tentation a été grande, et bien des spécialistes y ont succombé, d'écarter la documentation écrite en ces siècles, qui nous est parvenue, de leurs moyens d'accès à cette histoire. Cela était tout à fait dommageable, étant donné que pour une fois les chercheurs ont accès à une masse de documents écrits au cœur même de la période conduisant d'un type de langue à l'autre. Mais qu'en faire ? Le paradigme nouveau propose de les intégrer à la construction de ce savoir, justement en tenant compte des enseignements de la sociolinguistique diachronique. Et d'après ce qui a été dit ici, il appert que si au V^e siècle, le latin est la langue écrite normale d'un monde encore latinophone, il ne l'est plus au VIII^e dans un monde romanophone.

C'est donc en dernière instance le retour à un problème ancien, récurrent et critique, le rapport entre la langue écrite et la langue parlée des III^e-VIII^e siècles en Gaule du Nord. En fait, la manière dont a été traitée cette question a largement dépendu... des convictions initiales des chercheurs. Pour aller vite, il convient d'insister ici sur le fait que puisque la langue d'oïl a elle aussi une histoire (elle n'est pas née brusquement d'une cuisse de latin !), le rapport entre la langue écrite (très minoritaire, acquise culturellement) et la langue parlée (très majoritaire, acquise spontanément) a lui aussi une histoire, corrélée assez largement aux variations *dia*. Un parcours à grand empan et un classement globalisant montrent qu'il existe d'importantes variations de niveaux dans les documents écrits de l'époque mérovingienne. L'obstacle majeur à leur exploitation dépend précisément du paradigme hérité, incluant la croyance bien ancrée à un dualisme langagier ancien entre le supposé roman parlé (nommé aussitôt gallo-roman) dès l'origine (disons vers 400) et la réalité des documents écrits. Mais si l'on accepte que la communauté des locuteurs de la Gaule du Nord (y compris les

élites immigrées franques) parlait une langue naturelle de type précisément latin non plus classique (évidemment), mais tardif (là commence la tâche descriptive), les prototypes d'analyses deviennent singulièrement plus complexes, mais aussi plus intéressants. Cette tâche avait été amorcée, avec des résultats plutôt probants il y a trois quarts de siècle, avec des méthodes qui mettaient justement en question les anciens dogmes du dualisme (M.A. Pei, 1932 ; L.F. Sas, 1937) et qui, de ce fait même ont été niées ou écartées sans grands ménagements. Ce n'est qu'au tournant des années 2000 que le renouvellement des méthodes et des mentalités a levé cette espèce d'interdit intellectuel (P. Stotz, 1996-2004). De plus, depuis une trentaine d'années, la linguistique diachronique latine/romane a reçu le renfort considérable de spécialistes germanistes de l'onomastique, de la toponymie de ces régions – arc est le long du Rhin – et de ces siècles – époque franque – (W. Haubrichs, 2004 ; M. Pitz, 2002). La formation des noms de lieux et des noms de personnes permet de jauger les hypothèses sur l'état du système nominal reconstitué d'après le croisement entre le fonctionnement de la CV et l'état des documents. Elle donne en outre à comprendre dans leur ampleur les phénomènes de connexions entre latinophones et germanophones (M. Pitz, 2000).

La genèse en cours d'un nouveau diasystème et les étapes successives de sa formation peut être à la fois reconstitué par les méthodes de la linguistique abstraite, mais aussi par des fouilles linguistiques menées selon des méthodes appropriées dans la totalité de la documentation écrite. Les Vies de Saints offrent par moments des fluctuations considérables des niveaux de leur langue ; accrues avec le temps, ces fluctuations donnent accès en fait, à partir du VIII^e siècle, à des énoncés qui sont bel et bien du protofrançais en vêtement latiniforme (M. Banniard, 2005a). Ces fluctuations émergent de manière semblable dans les documents mérovingiens qui nous sont parvenus dans des manuscrits originaux (H. Atsma, J. Vezin, 1981-1982). Sous le foisonnement graphique émergent tantôt un acrolecte juridique

d'usage normal dans la société mérovingienne tantôt un énoncé solennel, mais en protofrançais, dans des jugements rendus cent ans plus tard au plus haut niveau de la société carolingienne (S. Gioanni, 2009). Le problème est alors que sous le vêtement latiniforme, il faut reconnaître la première parole d'oïl, attestée par écrit à partir du VIII^e siècle (M. van Acker, 2008).

Nouvelles strates langagières

Ce nouveau paradigme refuse un certain nombre de préceptes de la philologie traditionnelle (G. Holtus, 1998-2003), tant romane que latine. Mais les prises de risque épistémologique qu'il paraît requérir offrent tout de même d'assez belles satisfactions heuristiques. Ainsi, on acceptera peut-être un jour que le canon 17 du concile tenu à Tours en 813 ne nomme pas la langue d'oïl, mais renvoie au latin mérovingien, *romana lingua rustica* (M. Banniard, 2008a), dont l'emploi, provisoirement interdit, avait transformé les prêcheurs en contrebandiers de la communication.

Plus intéressant peut-être est le fait que les *Serments de Strasbourg* ne sont nullement une épiphanie, encore célébrée d'une manière assez peu linguistique (F. Lo Monaco, 2010), puisqu'il y avait fort longtemps à l'époque de leur proclamation que les souverains carolingiens employaient par écrit ce niveau de langue pour lancer leurs ordres (M. Banniard, 2008b). La seule mutation réelle tient au changement de symbolisation où le vêtement latiniforme des précédents formulaires, dont le type est du protofrançais en acrolecte, a été remplacé par une *scripta* qui a réduit l'écart graphie-phonie. Les serments de 842 ont été (comme la majorité des textes) prononcés avec l'oralité naturelle romane (même soignée) du VIII^e siècle. On rejoint ici l'observation initiale sur l'insuffisance du critère phonétique, car ce sont les catégories 5 à 6 qui placent clairement ces textes, pourtant latiniformes, dans la catégorie du protofrançais.

Même ce dernier terme ne doit pas nous leurrer, le protofrançais n'est pas une protolangue : la langue parlée a gardé au fil des siècles le même niveau de complexité, ce qui aurait dû

être le point de vue initial de la linguistique diachronique, comme selon une piste bien tracée par les dialectes non écrits attestés par les enquêtes des Atlas. Le défi scientifique est de tenir compte à la fois de la continuité de cette parole collective et de la discontinuité de son diasystème. C'est une des ambitions du nouveau paradigme que de décrire ce procès. L'établissement de cette véritable histoire de la métamorphose langagière est en cours. Il fait appel à un certain nombre d'outils, eux-mêmes disponibles dans d'autres branches de la connaissance : primauté de la fluctuation individuelle ; diffusion en fractales du prototype ; progression exponentielle du changement ; acquisition catastrophiste du nouveau diasystème (S.J. Gould, 1997)

Pour terminer, voici quelques fragments illustratifs d'une grammaire historique s'efforçant de tenir compte des paramètres ainsi incomplètement, mais, espérons-le, clairement mis en avant.

1) L'accent du latin parlé mérovingien se renforce encore par l'effet des relations avec les latinophones d'origine franque (V^e-VI^e siècles). Cet accent marqué caractérisera ensuite la phonologie du PF, puis de l'AFC, au moins jusqu'au XIII^e siècle, avec des conséquences importantes sur la structure de la première poésie d'oïl.

2) Sous le même effet inter-relationnel, la diphtongaison des anciennes voyelles longues s'interprète en termes non de relâchement articuloire, mais au contraire d'effort (volontaire et inconscient, bien sûr) de protéger l'effet corrélé de *surallongement* (VII^e-VIII^e siècles).

3) La tendance générale pour les formes nominales (M. Banniard, 2005b) à la remontée à gauche des signaux de pilotage morphologiques modifie l'attribution des cas en faisant migrer leur morphème de la position de suffixes (désinences) à celle de préfixes (prépositions). Après une longue période de polymorphisme, la nouvelle concaténation est en place au VIII^e siècle.

4) La même tendance joue pour l'attribution du genre et du nombre, avec un décalage sur le prototype des cas, sous la forme de l'émergence d'un signal préfixé, l'article défini (VIII^e siècle).

5) Le système verbal, inversement, reste en général à l'intérieur de la concaténation de signaux héritée de la latinophonie : les morphèmes de voix, de mode, de temps et de personnes sont toujours annoncés après les lexèmes (M. Banniard, 2005c). Ainsi, le nouveau futur et le nouveau mode (ou temps ?) conditionnel sont construits sous la forme suffixée [-R ; -REI]. Après des siècles de progression de type fractal/exponentiel, leur paradigme s'est structuré au VIII^e siècle.

6) L'exception majeure à ce conservatisme dans le déroulement de l'information pour le système verbal est la construction d'un nouveau passé, le passé résultatif en [*habeo + PPP*], qui se développe en LPT₂ pour émerger comme paradigme au VIII^e siècle, période à laquelle, au lieu de chasser l'ancien prétérit, il construit une dyade chronologique (bien lisible en AFC). Mais à ce moment la possibilité d'une remontée à gauche du morphème de temps est amorcée.

Abréviations/Terminologie

LPC : Latin parlé d'époque classique [-200 / + 200]

LPT : Latin parlé tardif [III^e-VII^e siècles]

LPT₁ : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècles] (LPT impérial)

LPT₂ : LPT de phase 2 [VI^e-VII^e siècles] (LPT *mérovingien* en Gaule ; *wisigothique* en Espagne ; *lombard* en Italie)

PF : Protofrançais (VIII^e siècle)

AFC : Ancien français classique (IX^e-XIII^e siècles)

AFT : Ancien Français Tardif (XIV^e-XV^e siècles)

Références bibliographiques

ADAMS James Noel, 2007, *The regional diversification of latin, 200 BC-AD 600*, Cambridge, Cambridge UP.

- ANDRIEUX-REIX Nelly, 2005, « Aspects nouveaux de la recherche en français médiéval », dans J.-R. Valette (dir.), « Trente ans de recherches », *Perspectives médiévales*, p. 9-35.
- ATSMA Hartmut et VEZIN Jean, 1981-1982, « Codices Latini Antiquiores », dans A. Bruckner, R. Marichal (dir.), *Fac-Simile edition of the Latin Charters prior to the ninth Century*, t. XIII, *France I*, Zurich, Dietikon, 1981 ; t. XIV, *France II*, Zurich, Dietikon, 1982.
- BANNIARD Michel, 1992a, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident latin*, Paris, Études augustinienes.
- , 1992b, « La rouille et la lime : Sidoine Apollinaire et la langue classique en Gaule au V^e siècle », dans L. Holz (dir.), *Mélanges J. Fontaine*, Paris, Études augustinienes, p. 413-427.
- , 1993, « Latin tardif et français pré-littéraire : observations de méthode et de chronologie », *Bulletin de la Société de Linguistique de Paris*, 88, p. 139-162.
- , 1995, « Latin tardif et latin mérovingien : communication et modèles langagiers », *Revue des études latines*, 73, p. 213-230.
- , 2003, « Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes », dans G. Ernst, M.D. Glessgen (dir.), *Romanische Sprachgeschichte*, Berlin/New York, De Gruyter, 1, p. 544-555.
- , 2005a, « Niveaux de langue et communication latinophone », dans *Atti delle Settimane LII : Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spoleto, Fondazione Centro Italiano Di Studi Sull'Alto Medioevo, p. 155-208.
- , 2005b, « L'ancien français, mémoire du latin », dans O. Soutet (dir.), *Par les mots et les textes. Mélanges Claude Thomasset*, Paris, PUPS, p. 21-36.
- , 2005c, « Prototypes latins de migration à gauche des morphèmes suffixés », *L'Information grammaticale*, 107, p. 3-7.
- , 2008a, « Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII^e-XII^e siècles) », dans P. Von Moos (éd.), *Entre Babel et Pentecôte. Différences*

- linguistiques et communication orale avant la modernité* (VIII^e-XVI^e s.), Berlin, LitVerlag, p. 269-286.
- , 2008b, « Niveaux de langue et efficacité pragmatique dans les serments carolingiens », dans M. F. Auzépy (dir.), *Oralité et lien social au Moyen Âge (Occident, Byzance, Islam) : parole donnée, foi jurée, serment*, Paris, ACHCByz (Association des amis du centre d'histoire et civilisation de Byzance), 2008, p. 43-61.
- BOURGAIN Pascale, 2005, « Latin/Langue vernaculaire », *Perspectives médiévales*, p. 87-98.
- BROWN Peter, 1978, *The Making of Late Antiquity*, Cambridge (Mass)-London, Harvard UP.
- , 1981, *The Cult of the Saints. Its Rise and Function in Latin Christianity*, Chicago, SCM Press Ltd.
- CARRIÉ Jean-Marie et ROUSSELLE Aline, 1999, *L'Empire romain en mutation. Des Sévères à Constantin*, Paris, Le Seuil.
- DUMÉZIL Bruno, 2005, *Les Racines chrétiennes de l'Europe. Conversion et liberté dans les royaumes barbares (V^e-VIII^e s.)*, Paris, Fayard.
- DUVAL Yvette, 1988, *Auprès des saints corps et âmes. L'inhumation « ad sanctos » dans la chrétienté d'Orient et d'Occident du III^e au VIII^e siècle*, Paris, Études augustiniennes.
- FEUGÈRES Michel et LAMBERT Pierre-Yves (dir.), 2004, « L'écriture dans la société gallo-romaine : éléments d'une réflexion collective », *Gallia*, 61, p. 1-192.
- GADET Françoise, 2003, *La Variation sociale en français*, Paris-Gap, Ophrys.
- GIOANNI S., 2009, « La langue de "pourpre" et la rhétorique administrative dans les royaumes ostrogothiques, burgonde et franc (VI^e-VIII^e siècles) », dans F. Bougard (dir.), *La Culture du haut Moyen Âge, une question d'élites ?*, Turnhout, Brepols, p. 13-38.
- GLAUDES Pierre, BERNARD-GRIFFITHS Simone et VIBERT Bertrand (dir.), 2006, *La Fabrique du Moyen Âge. Représentations du Moyen*

- Âge dans la culture et la littérature françaises du XIX^e siècle*, Paris, Champion.
- GLESSGEN Martin-Dietrich, 2007, *Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Armand Colin.
- GODDING Robert, 2001, *Prêtres en Gaule mérovingienne*, Bruxelles, Société des Bollandistes (Subsidia hagiographica, 82).
- GOULD Stephen Jay, 1997, *Darwin et les grandes énigmes de la vie. Réflexions sur l'histoire naturelle*, Paris, Le Seuil.
- GRAUS František, 1965, *Volk, Herrscher und Heiliger im Reich der Merowinger*, Prague, Nakladatelství Československé akademie.
- HÄGERMANN Dieter, HAUBRICHS Wolfgang et JARNUT Jörg, 2004, *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühen Mittelalter*, Berlin/New York, De Gruyter.
- HAUBRICHS Wolfgang, 2004, « Romano-germanische Hybridnamen des frühen Mittelalters nördlich der Alpen », dans D. Hägermann, W. Haubrichs und J. Jarnut, *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Berlin/New York, De Gruyter, p. 179-203.
- HERMAN Jozsef, 1996, « The End of the History of Latin », *Romance Philology*, 49/4, p. 364-382.
- HOLTUS Günter, METZELTIN Michael, SCHMITT Christian (Hrsg.), 1998-2003, *Lexicon der Romanischen Linguistik*, Tübingen, 16 vol.
- KOCH Peter et ÖSTERREICHER Wulf, 2001, « Langage parlé et langage écrit », *Lexicon der Romanischen Linguistik*, 1, 2, p. 584-627.
- LABOV William, 1976, *Sociolinguistique*, Paris, Éditions de Minuit.
—, 1978, *Le Parler ordinaire. La langue des ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Éditions de Minuit, 2 vol.
- LO MONACO Francesco et VILLA Claudia, 2009, *I Giuramenti di Strasburgo : testi e tradizione*, Firenze, SISMEL.
- LÜDTKE Helmut, 2005, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der Sprachlichen Kommunikation*, Kiel, Westensee Verlag.

- MÜLLER Roman, 2001, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schriftum der Antike*, München, Beck.
- PEI Mario A., 1932, *The Language of the Eighth Century Texts in Northern France. A Study of the Original Documents in the Collection of Tardif and other Sources*, New York, Carranza & Co.
- PITZ Martina, 2000, « Le superstrat francique dans le Nord-Est de la Gaule. Vers une nouvelle approche philologique et toponymique », *Nouvelle revue d'onomastique*, 35-36, p. 69-85.
- , 2002, « Nouvelles données pour l'anthroponymie de la Galloromania : les toponymes mérovingiens du type Avricourt », *Revue de linguistique romane*, 263-264, p. 421-449.
- , 2004, « Zentralfranzösische Neuerungs- und nordöstliche Begarrungsräume. Reflexe der Begegnung von fränkischer und romanische Sprache und Kultur ? », dans D. Hägermann, W. Haubrichs und J. Jarnut, *Akkulturation. Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Berlin/New York, De Gruyter, p. 135-178.
- RICHTER Michael, 1976, « Kommunikationsprobleme im lateinischen Mittelalter », *Historische Zeitschrift*, 222, p. 43-80.
- SAS Louis Furman, 1937, *The Noun Declension System in Merovingian Period*, Paris, Impressions Pierre André.
- STOTZ Peter, 1996-2004, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, München, Beck, 5 vol.
- TOUBERT Pierre, 2004, *L'Europe dans sa première croissance. De Charlemagne à l'an mil*, Paris, Fayard.
- TRUDGILL Peter, 1991, *Sociolinguistics: An Introduction to Language and Society*, London, Penguin.
- VAN ACKER Marieke, 2007, "Vt quique rustici et inlitterati hec audierint intellegant." *Hagiographie et communication verticale au temps des mérovingiens (VII^e-VIII^e siècles)*, Turnhout, Brepols.

- VAN ACKER Marieke, VAN DEYCK Rika et VAN UYTFANGHE Marc, 2008, *Latin écrit, roman oral ? De la dichotomisation à la continuité*, Turnhout, Brepols.
- VAN DEYCK Rika, SORNICOLA Rosanna et KABATEK Johannes (dir.), 2004, « La Variabilité en langue. I. Langue parlée et langue écrite dans le présent et dans le passé », Gand, *Communication & Cognition*, série « Studies in Language », 8.
- , 2005, « La Variabilité en langue. II. Les Quatre variations », Gand, *Communication & Cognition*, série « Studies in Language », 9.
- VAN UYTFANGHE Marc, 1976, « Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français », *Romanica Gandensia*, 16, p. 5-89.
- , 2007, « L'hagiographie en Occident Latin de la "Vita Antonii" aux "Dialogues" de Grégoire le Grand : genèse et occupation du terrain », dans A. Degl'innocenti, A. De Prisco (a cura di), *Gragorio Magno et l'agiografia fra IV e VII secolo*, Firenze, SISMEL, p. 3-51.
- WRIGHT Roger, 1982, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, Cairns.
- WRIGHT Roger (dir.), 1991, *Latin and the Romance Language in the Early Middle Ages*, London/New York, Routledge.

Résumés

Robert DE DARDEL, « Les préalables méthodologiques de la linguistique historique du français »

Résumé

Le latin, envisagé sous toutes ses formes, écrites et parlées, à toutes les époques de son existence et partout où il a été pratiqué, c'est-à-dire le latin global, se prête à deux approches scientifiques diachroniques : 1) la démarche néogrammairienne des romanistes, qui consiste à reconstruire, à partir d'une comparaison systématique des langues romanes, la forme parlée de leur langue mère, le protoroman, et 2) la démarche de nombreux latinistes, au premier rang desquels H.-F. Muller (1929), consistant à faire dériver la genèse et l'évolution des langues romanes du latin antique écrit. Le présent essai vise à montrer que ces deux approches, de par un choix mutuellement exclusif des deux médias, le latin parlé chez les romanistes, le latin écrit chez les latinistes, débouchent, en fait de description historique, sur des résultats, notamment typologiques, différents et en partie incompatibles.

Abstract

Latin, as considered in all its aspects, both written and spoken, in all the periods of its existence and wherever it has been practised, i.e. global Latin, admits two ways of scientific

study: (i) the neogrammarian way, used by Romanists, which consists in reconstructing it as the spoken mother language of the Romance languages, called Proto-Romance, through a systematic retrospective comparison of the Romance languages, and (ii) the application by many Latinists of the H. F. Muller's (1929) way, relying upon the hypothesis that the Romance languages originate in and evolve from antique written Latin. The present essay aims at showing that, because of the mutually exclusive choice they require, the two ways of handling the problem between spoken and written Latin finally arrive at very different and partly incompatible results, in the field of historical description.

Michel BANNIARD, « Du latin tardif (iii^e-vii^e siècle)
au protofrançais (viii^e siècle) : vers un nouveau paradigme »

Résumé

Le nouveau paradigme propose de modifier nettement les points de vues, la terminologie et la chronologie du passage du latin au français. Il renonce au dualisme langagier opposant le latin littéraire et le latin vulgaire au profit d'un *continuum* latinophone soumis aux variations *dia*, comme toute langue vivante : tous les locuteurs ont parlé latin – et non pas un créole ; de ce fait le rapport entre langue écrite et langue parlée, au lieu d'être renvoyé à un clivage radical, est étalonné contextuellement. Il abandonne l'idée d'une transformation du latin parlé sous l'effet de forces négatives, précisément une pathogenèse, au profit d'une modélisation dynamique positive : le latin parlé classique est porteur du changement, comme le prouve la présence de signaux annonciateurs des transformations à venir, au coeur même des textes littéraires. Enfin, le nouveau paradigme construit une histoire langagière qui périodise l'évolution au moyen d'une série de dialectes diachroniques conduisant du latin parlé au français parlé. L'attribution de frontières chronologiques à ces dialectes se fait par corrélation avec l'évolution au cours des siècles de la

communication latinophone. Le tout conduit à une datation précise du bourrelet d'isoglosses dont la traversée transforme le latin parlé tardif mérovingien (VI^e-VII^e s.) en protofrançais (VIII^e s.). Et il permet de démontrer que le phrasé roman en acrolecte des *Serments de Strasbourg* est parfaitement reconnaissable dès le VIII^e siècle sous un vêtement latiniforme.

Abstract

The new paradigm aims at modifying utterly the viewpoints, terminology and chronology of the transition from latin to french language. It avoids the linguistic dualismus splitting latin between literary and vulgar latin, to carve a latin-speaking *continuum* submitted to the so-called *dia-* variations, the way any living speech does : all speakers did speak latin - and in no way a creole ; so, the relation between written and spoken language, instead of being dismantled as utterly rifted, grows nowadays context-stamped. The paradigm drops the idea of spoken latin transforming itself under the pressure of negative impacts (the very name is pathogenesis), to grasp a dynamical positive model : classical spoken and written latin is by itself moving structurally towards change, as proved by signs foreshadowing incoming changes in late latin, popping up in the very core of classical literary latin. By the way, the new paradigm builds a story of language and periodises its evolution through a file of several diachronic dialects which open the road from spoken latin to spoken french. Delineating chronological fronteers between these dialects is made by correlating them with the way latin-speaking communication evolved along centuries. The mass result is an acute dating of the pack of isoglosses which when gone through, late spoken merovingian latin (VIth-VIIth century) has become early spoken french (VIIIth c.). Last point of the new paradigm : to make obvious that the romance phrasé in top stylistic level of the *Strasburg Oaths* is clearly shining though the illuding mask of latinizing writings as soon as the very eighth century.

Bernard COMBETTES, « La délimitation du français préclassique : aspects syntaxiques »

Résumé

La présente contribution s'interroge sur les problèmes posés par la délimitation des périodes dans l'étude diachronique du français, à travers le cas du français préclassique. Elle propose d'établir la périodisation à partir de critères internes, en envisageant l'évolution individuelle des microsystemes dans le cadre d'un changement plus vaste.

Cette démarche permet moins de distinguer des *ruptures* dans l'évolution que des *paliers* correspondant à des stabilisations temporaires d'un état de langue pour une majorité de locuteurs. C'est ainsi que les années 1620-1630 sont perçues (y compris par les remarqueurs de l'époque) comme l'aboutissement d'un changement global de la langue (l'abandon du système casuel), dont on peut observer les manifestations en morphosyntaxe dans la grammaticalisation du syntagme verbal, la spécialisation des catégories grammaticales ou la délimitation de la périphérie syntaxique.

Abstract

This contribution questions the relevance of periodization in French diachronic studies through the particular case of «français préclassique». It aims to base such periodization upon internal criteria by examining the evolution of linguistic microsystems. This approach doesn't reveal actual changes but periods of stasis in the evolution of some microsystems for a majority of speakers. From this point of view, 1620's can be regarded as the end point of several local evolutions which partake of a major global change, the disappearance of old case system.

Claire BADIOU-MONFERRAN, « Le “français préclassique” et l’“Early Modern French” »

Résumé

Dans cette contribution, nous décrivons et évaluons la pertinence respective, pour la linguistique diachronique, de l’approche d’inspiration franco-française, consistant à séquencer le français du XVII^e siècle en « “français pré-classique” / “français classique” », et de l’approche d’inspiration anglo-américaine, inscrivant à l’inverse l’entier du français du XVII^e siècle dans un régime d’historicité plus englobant : celui de l’« Early Modern French » (« français de la première modernité »). Nous montrons que si le couplage « “français pré-classique” / “français classique” » repose sur un « modèle variationniste » de la langue, et entend faire apparaître ce qu’il nomme des « chronolectes », l’« Early Modern French » repose pour sa part sur un « modèle émergentiste », se soutenant de l’établissement de nouveaux « paramètres » dans le macrosystème de la langue. Pour finir, nous en appelons à défendre la notion de « français préclassique », mais contre l’utilisation qu’en font ses amateurs.

Abstract

In this contribution, we seek to describe and evaluate the respective relevance of the Franco-French approach, which divides the French language of seventeenth century in “preclassic French language” / “classic French language”, and the Anglo-American approach, which integrates the whole of the French language of seventeenth century into a scheme involving wider historicity: that of the “Early Modern French”. We show that the approach of “preclassic French language” / “classic French language” is based on a “variationist model of the language”, and intends to set and specify some “chronolectes”, and that the “Early Modern French” for its part rests on an “emergentist model”, which appeals the establishment of new “parameters” in the language’s macrosystem . Finally, we seek to defend the notion of “preclassic French”, but differently of its amateurs’ use.

Joëlle GARDES TAMINE, « À quelle heure s'il vous plaît ? »

Résumé

Cet article s'interroge sur quelques difficultés liées à la périodisation. S'il est en effet relativement aisé de déceler une évolution dans le lexique, c'est beaucoup plus difficile en syntaxe (les exemples retenus sont ceux du relatif et de l'apposition). Ces difficultés concernent la notion même de fait grammatical, qui n'est pas donné, mais construit à partir des observables et d'une théorie. Elles concernent également les différents usages, en particulier l'opposition entre langues écrite et parlée. Toute périodisation, en définitive, est en partie subjective et liée à un imaginaire de la langue.

Abstract

This article aims at showing some difficulties of periodisation. If it is indeed relatively easy to discover an evolution in the lexicon, it is much more difficult in syntax (the examples chosen are the ones of the relative and the apposition). These difficulties concern the notion of grammatical fact itself, which is not given, but built from the *data* and from a theory. They also concern the various uses, in particular the opposition between written and spoken languages. Any periodisation is indeed partially subjective and linked to representations of the language.

Sandrine REBOUL-TOURÉ, « La dynamique lexicale en français contemporain : faits de discours ou faits de langue ? Autour de la télématique et de l'internet »

Résumé

Le changement linguistique semble renfermer une aporie, maintenir en équilibre les évolutions et l'intemporalité du système. Plutôt que de s'interroger sur le moment d'un éventuel passage du fait de discours au fait de langue, nous proposons de parler de *continuum* afin de prendre en considération une circulation de l'un à l'autre et inversement. C'est dans ce

cadre que nous présentons quelques phénomènes lexicaux du français contemporain autour de la télématique et de l'internet. L'émergence de nouveaux éléments comme les fracto-morphèmes contrarie l'analyse morphologique puis, portés par l'usage, ils sont à l'origine de paradigmes de créations et tendent à s'insérer dans le système. Par ailleurs, la double lexicalisation avec un emprunt à l'anglais suivi d'un néologisme officiel en français entraîne des déplacements de valeurs dans le système.

Abstract

Linguistic change is characterized by and inherent contradiction: keeping the balance between system's dynamics and system's timelessness. Rather than question the transformation of discourse phenomena into language elements, let us adopt a *continuum* (point of) view. Such a position permits us to take into account the comings and goings between language and discourse while studying the dynamics of telematics (Minitel) and Internet vocabulary in French.

On the one hand, the notion of fracto-morpheme interferes with the morphologic analysis. On the other hand, these a-systemic "morphemes" set new word-creation paradigms and thus tend to impose their presence in the system.

In addition, the double lexicalization due to borrowings from English that are followed by an official French neologism leads to a renegotiation of the system's values.

Finally, the technological revolution due to new media/informatics produces huge changes in the lexical system.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Hava BAT-ZEEV SHYLDKROT (Université de Tel Aviv)
Françoise BERLAN (Université Paris-Sorbonne)
Mireille HUCHON (Université Paris-Sorbonne)
Peter KOCH (Universität Tübingen)
Anthony LODGE (Saint Andrews University)
Christiane MARCHELLO-NIZIA (École Normale Supérieure-LSH, Lyon)
Robert MARTIN (Université Paris-Sorbonne/Académie des inscriptions
et belles-lettres)
Georges MOLINIÉ (Université Paris-Sorbonne)
Claude MULLER (Université Bordeaux 3)
Laurence ROSIER (Université Libre de Bruxelles)
Gilles ROUSSINEAU (Université Paris-Sorbonne)
Claude THOMASSET (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ DE RÉDACTION

Claire BADIOU-MONFERRAN (Université Paris-Sorbonne)
Michel BANNIARD (Université Toulouse 2-Le Mirail)
Annie BERTIN (Université Paris 10-Nanterre)
Claude BURIDANT (Université Strasbourg 2)
Maria COLOMBO-TIMELLI (Université degli Studi di Milano)
Bernard COMBETTES (Université Nancy 2)
Frédéric DUVAL (Université de Metz)
Pierre-Yves DUFEU (Université Aix-Marseille 3)
Amalia RODRIGUEZ-SOMOLINOS (Universidad Complutense
de Madrid)
Philippe SELOSSE (Université Lyon 2)
Christine SILVI (Université Paris-Sorbonne)
André THIBAUT (Université Paris-Sorbonne)

COMITÉ ÉDITORIAL

Olivier SOUTET (Université Paris-Sorbonne),
Directeur de la publication
Joëlle DUCOS (Université Paris-Sorbonne-ÉPHÉ), Trésorière
Stéphane MARCOTTE (Université Paris-Sorbonne),
Secrétaire de rédaction
Thierry PONCHON (Université de Reims Champagne-Ardenne),
Secrétaire de rédaction
Antoine GAUTIER (Université Paris-Sorbonne), Diffusion de la revue

Table des matières

Avant-propos Olivier SOUTET.....	7
Les préalables méthodologiques de la linguistique historique du français Robert DE DARDEL	15
Du latin tardif (III ^e -VII ^e siècle) au protofrançais (VIII ^e siècle) : vers un nouveau paradigme Michel BANNIARD	39
La délimitation du français préclassique : aspects syntaxiques Bernard COMBETTES	59
Le « français préclassique » et l' <i>Early Modern French</i> Claire BADIOU-MONFERRAN.....	83
« À quelle heure s'il vous plaît ? » Joëlle GARDES-TAMINE.....	111
La dynamique lexicale en français contemporain : faits de discours ou faits de langue ? autour de la télématique et de l'internet Sandrine REBOUL-TOURÉ	137
Résumés.....	167

